

# Recherches nouvelles sur les jumeaux

Sandrine Neuville et Jean Mélon

Ce travail préliminaire concerne une population d'individus qui, dans le champ de la psychologie, a été fort sollicitée dans le cadre d'études à caractère psychométrique, médical ou psychiatrique, études dont le but était alors de traiter les questions relatives à la dialectique génétique/environnement ou d'envisager des hypothèses épidémiologiques explicatives de maladies. Cette population est celle des **jumeaux**.

Notre recherche nous a permis d'aller à leur rencontre mais cette fois à l'aide d'une grille de lecture franchement psychodynamique puisque notre sujet d'étude principal concerne le remaniement identitaire chez les jumeaux à l'adolescence.

Si nous envisageons le problème dans une perspective historique, il est bon de rappeler qui furent les principaux pionniers de la gémellologie.

Le premier à s'intéresser aux jumeaux a été Francis **Galton** en 1875.

Il travaillait à partir de la conception transformiste de l'évolution de Charles Darwin et il a sollicité les jumeaux pour mettre en évidence les parts relatives de la « Nature » et de la « Nurture » dans les différences interindividuelles.

Ce faisant, il a inauguré la psychologie différentielle et a donné le coup d'envoi aux recherches gémellaires.

En 1929, avec Arnold **Gesell**, la distinction Nature-Nurture est remplacée par la distinction Maturation-Apprentissage.

La méthode qu'il utilise pour mettre en évidence la différence entre ces deux processus consiste à soumettre un des partenaires d'un couple de jumeaux monozygotes (« vrais » jumeaux) à un entraînement systématique tandis que l'autre ne subit pas cette épreuve. Cette méthode porte le nom de « co-twin control method ».

De la sorte on peut vérifier si oui ou non la maturation suffit à elle seule à compenser les effets d'un entraînement intensif, ce qui est effectivement le cas.

En 1932, Ella **Day** s'attache à l'étude du développement du langage chez les jumeaux. Elle tente d'expliquer le retard habituel de l'apprentissage du langage chez les jumeaux, notamment en rapport avec le phénomène de la « cryptophasie » (langage secret développé par les jumeaux).

Avec Helmut **Von Bracken**, en 1934, nous rencontrons la première étude portant sur les spécificités de la réalité gémellaire, envisagée d'un point de vue psychodynamique.

Von Bracken va, en effet, s'intéresser à relever les effets différenciateurs que le couple gémellaire, en tant que réalité singulière, peut exercer sur la personnalité de chacun des partenaires du couple. Il va s'intéresser à la structure du couple gémellaire et créer les termes de Ministre des Affaires Etrangères (Aussenvertreter) et de Ministre des Affaires Intérieures (Innenvertreter) pour qualifier les rôles et fonctions assumés par chacun des partenaires dans le couple.

- Le Ministre des Affaires Etrangères est le jumeau qui assume la liaison, la représentation du couple vis-à-vis du monde extérieur.

- Le Ministre des Affaires Intérieures est celui qui préserve le lien interne, la conscience du couple.

En 1949, paraissent deux articles importants de Dorothy **Burlingham**.

Proche collaboratrice d'Anna Freud, Dorothy Burlingham est encore aujourd'hui le seul auteur à s'être intéressé aux jumeaux dans une perspective psychanalytique qui ne soit pas exclusivement théorique.

Elle a, entre autres, observé et étudié les interidentifications mutuelles, ainsi que les réactions suscitées par les jumeaux chez les parents et dans la fratrie. Elle s'est également intéressée aux effets propres de la relation gémellaire et, dans ce cadre, elle l'a comparée à la relation précoce mère - enfant. En 1952, Anna **Freud** a pointé ce qui est sans doute le phénomène gémellaire le plus spécifique, à savoir que pour le jumeau, ce qui fait fonction d'objet primaire symbiotique, ce n'est pas tant la mère que le cojumeau. Ceci suffit à expliquer le fait que les jumeaux ont la plus grande peine à sortir de l'univers symbiotique.

Ce qu'on a surtout retenu des études de Dorothy Burlingham est la comparaison qu'elle a établie entre le couple gémellaire et le gang. Dans les deux cas, elle constate que l'on a affaire à un Surmoi archaïque inaccessible, une contagion perpétuelle des affects entre les jumeaux suite à leur interidentification, une autosuffisance du couple et un manque de sociabilité.

En 1951, Luigi **Gedda** crée le terme de gémellologie pour désigner la science des jumeaux. Gedda a proposé une variante du « co-twin control » de Gesell. Il s'agit de la méthode clinico-gémellaire qui s'applique plus particulièrement à la recherche médicale. Il s'intéresse préférentiellement aux couples de jumeaux dont l'un seulement souffre d'une pathologie.

Pour terminer, nous mentionnerons René **Zazzo** (1960) qui s'est intéressé plus particulièrement à l'« effet de couple » qui domine le développement des jumeaux et leurs processus identificatoires. Pour Zazzo, la gémellité ne représente qu'un cas excessif, limite, d'une situation de couple que nous connaissons tous. Le titre de sa thèse « Les jumeaux, le couple et la personne » est significatif. Il signifie que le couple gémellaire est un phénomène extrême qui permet d'approfondir les questions complexes de la psychologie du couple et de l'ontogenèse de la personne.

Il insiste énormément sur le fait que deux fois un ne fait pas deux mais une réalité nouvelle, réalité qui exerce un effet décisif sur la personnalité de chacun des partenaires du couple. C'est pourquoi, à côté des déterminismes habituels que sont ceux de l'hérédité et de l'environnement, il en définit un troisième qui est le couple gémellaire en lui-même.

Notre recherche se situe dans la même perspective que celle de Zazzo : elle a pour but l'analyse des répercussions que la dynamique relationnelle intergémellaire peut entraîner, au niveau intra-psychique, chez les partenaires du couple.

Après ce passage en revue rapide de la littérature, nous développerons nos **hypothèses de travail** et nous exposerons notre **méthodologie**. Ensuite, nous envisagerons la **présentation des résultats** et l'**analyse des conclusions** qui peuvent en être tirées.

Notre **recherche clinique** a été guidée par deux hypothèses dont la première a trait au postulat szondiien tandis que la seconde concerne le processus des remaniements identitaires de l'adolescence.

- Notre première hypothèse postule l'existence d'une ressemblance plus forte entre les profils szondiens des jumeaux monozygotes qu'entre ceux des dizygotes. En effet, il serait logique que, conformément à l'opinion de Léopold **Szondi**, les jumeaux monozygotes, à potentiel génétique identique, présentent des profils intra-couples plus semblables que les dizygotes dont

le potentiel génétique est aussi différent que celui de n'importe quel individu d'une fratrie quelconque.

- Dans notre seconde hypothèse, nous posons la question de savoir si, étant donné la présence constante d'un Autre-Même, le remaniement intra-psychique ainsi que la quête identitaire, propres à l'adolescence, ne s'avèrent pas plus complexes chez les jumeaux.

En ce qui concerne la **population**, celle-ci est constituée de quatorze sujets. Nous avons, en effet, rencontré :

- 2 couples de MZ filles
- 1 couple de MZ garçons
- 2 couples de DZ filles
- 2 couples de DZ garçons

Comme on peut voir, chez les DZ, nous n'avons contacté que des couples unisexes pour supprimer le biais qu'aurait introduit la différence de sexe intra-couple, présente dans la moitié des cas chez les DZ et forcément absente chez les monozygotes.

Les autres facteurs que nous avons pris en compte pour homogénéiser notre échantillon ont été:

- le niveau d'études: supérieures, universitaires ou non,
- l'existence d'une fratrie,
- l'âge: entre 19 et 22 ans.

En ce qui concerne à présent **l'organisation de notre travail**, après une prise de contact directe ou par téléphone, nous avons rencontré chacun des partenaires des couples de manière individuelle à quatre reprises. Une cinquième rencontre était réservée à l'entretien de couple.

Voici comment se sont déroulées les cinq rencontres : lors de chacune d'entre elles, il y a eu une passation du Szondi. La deuxième entrevue a permis de faire passer le Rorschach, tandis que les trois derniers rendez-vous ont été principalement consacrés aux entretiens.

En ce qui concerne les tests :

- Pour le test du Szondi : outre l'analyse qualitative des quatre vecteurs, nous avons également tenu compte de données plus quantitatives telles que les positions pulsionnelles et les indices particuliers, notamment l'index symptomatique (Sy%).
- Pour le test du Rorschach, après une interprétation selon la méthode Exner, nous avons réalisé une analyse plus psychodynamique des contenus.

Nous présentons maintenant nos principaux résultats.

Pour tenter d'apporter une réponse confirmatoire ou infirmatoire à notre **première hypothèse**, à savoir l'existence d'une ressemblance intra-couple plus forte entre les profils szondiens des jumeaux monozygotes qu'entre ceux des dizygotes, nous nous sommes basés sur l'analyse des positions pulsionnelles. Ces positions sont une façon de ressaisir dans une perspective structurale les différents niveaux ontogénétiques qu'appréhende le test de Szondi. Elles représentent donc des niveaux de complexité croissante.

Pour chacun des couples, nous avons mis en évidence la différence entre les deux partenaires en ce qui concerne le pourcentage d'occupation de chacune des quatre positions. Nous avons ensuite fait la moyenne de ces différences, pour les quatre positions, d'une part, dans le groupe des monozygotes et, d'autre part, dans celui des dizygotes.

Nous avons obtenu les tableaux suivants qui, comme on le constate, mettent en évidence une légère ressemblance plus forte entre les profils des MZ qu'entre ceux des DZ. Il s'agit

toutefois d'une différence relativement ténue qui n'apparaîtrait pas nécessairement significative avec un test statistique. Les chiffres sont exprimés en pourcentage dans l'ordre suivant : 1C,2S,3P,4Sch. Par exemple, Corinne, au VGP, présente 37% de positions 1C (symbiotiques), 25% de positions 2S (narcissiques), 26% de positions 3P (légalistes-réalistes) et 13% de positions 4 Sch (personnelles).

## VGP

### Couple filles monozygotes 1

Sujet 1	Corinne	37	25	26	13
Sujet 2	Sophie	41	20	33	7
Différence		4	5	7	6

### Couple filles dizygotes 1

Sujet 1	Vanessa	35	23	31	12
Sujet 2	Viviane	45	21	18	16
Différence		10	2	13	4

### Couple filles monozygotes 2

Sujet 1	Véronique	43	20	30	7
Sujet 2	Sylvie	30	22	33	16
Différence		13	2	3	9

### Couple filles dizygotes 2

Sujet 1	Anne-Sophie	34	26	28	12
Sujet 2	Anne-Cécile	36	18	37	10
Différence		2	8	9	2

### Couple garçons monozygotes

Sujet 1	Jean	32	24	32	13
Sujet 2	Claude	27	19	22	33
Différence		5	5	10	20

### Couple garçons dizygotes 1

Sujet 1	André	45	18	32	6
Sujet 2	Nicolas	35	13	38	14
Différence		10	5	6	8

### Couple garçons dizygotes 2

Sujet 1	Vincent	48	12	32	8
Sujet 2	David	31	23	28	18
Différence		17	11	4	10

**Moyenne des différences**                      7,3    4    6,7    11,6

---

9,7    6,5    8    6

## EKP

### Couple filles monozygotes 1

Sujet 1	Corinne	25	28	21	26
Sujet 2	Sophie	41	25	23	12
Différence		16	3	2	14

### Couple filles dizygotes 1

Sujet 1	Vanessa	36	20	27	18
Sujet 2	Viviane	23	25	36	17
Différence		13	5	9	1

### Couple filles monozygotes 2

Sujet 1	Véronique	29	23	28	21
---------	-----------	----	----	----	----

### Couple filles dizygotes 2

Sujet 1	Anne-Sophie	37	8	38	18
---------	-------------	----	---	----	----

Sujet 2	Sylvie	28	30	16	26	Sujet 2	Anne-Cécile	35	23	23	19
Différence		1	7	12	5	Différence		2	15	15	1
<b>Couple garçons monozygotes 1</b>						<b>Couple garçons dizygotes 1</b>					
Sujet 1	Jean	32	23	22	24	Sujet 1	André	26	30	21	23
Sujet 2	Claude	28	30	29	13	Sujet 2	Nicolas	35	18	31	16
Différence		4	7	7	11	Différence		9	12	10	7
						<b>Couple garçons dizygotes 2</b>					
						Sujet 1	Vincent	27	38	18	17
						Sujet 2	David	21	23	27	30
						Différence		6	15	9	13
<b>Moyenne des différences</b>		7	5,7	7	10	<hr/>					
						7,5	11,7	10,7	5,5		

Ce que le Szondi apporte de beaucoup plus intéressant et surtout convaincant, concerne les différences entre les jumeaux et la population courante d'une part, et les différences intra-couples d'autre part.

Cela nous amène au développement de notre **seconde hypothèse**.

Celle-ci postulait que le remaniement intra-psychique et la quête identitaire propres à l'adolescence devraient apparaître plus complexes chez les jumeaux en raison de la présence constante de l'Autre-Même.

Pour tenter d'apporter une réponse à cette question, nous nous sommes tout d'abord basés sur l'analyse du Rorschach en distinguant ce qui ressortait de la méthode Exner et de l'analyse psychodynamique des contenus.

Nous avons ensuite examiné les résultats du test de Szondi. Les protocoles szondiens récoltés nous ont permis, d'une part, de réaliser une comparaison monozygotes/dizygotes et, d'autre part, une comparaison jumeaux/individus uniques.

Commençons par le **Rorschach** et plus précisément par les indices caractéristiques ressortant à la méthode Exner.

Nous avons envisagé :

- les indices spéciaux,
- le type de Résonance Intime,
- et les principaux clusters en rapport avec l'hypothèse posée, à savoir la capacité de contrôle et la tolérance au stress, la perception de soi, la perception interpersonnelle et la relation aux autres, et enfin, la sphère affective.

#### 1. Les indices spéciaux.

Ici, quatre constatations méritent d'être relevées:

- il n'existe aucune similitude intra-couple que ce soit chez les MZ ou chez les DZ.

- il n'y a pas de différence entre le groupe des MZ et celui des DZ.
  - il n'y a pas de structure psychopathologique particulière commune aux différents sujets.
  - enfin, il faut signaler que 4 personnes sur les 14 présentent deux à trois indices positifs.
2. Le type de Résonance Intime.
- Ce qui nous semble particulièrement intéressant ici, c'est que dans les 7 couples que nous avons rencontrés, les partenaires d'un même couple ne présentent jamais d'opposition nette en ce qui concerne le style d'approche adaptative: il y a soit partage du même style (extratensif ou ambiéqual), soit un des deux sujets se montre plus nuancé c'est-à-dire plus ambiéqual.
- Nous constatons une fois de plus qu' il n'y a aucune distinction entre le groupe des MZ et celui des DZ.
3. Capacités de contrôle et de tolérance au stress.
- Le tableau apparaît peu positif, en effet:
- 2 sujets seulement présentent des capacités de contrôle et une tolérance au stress semblables à celles de la plupart des gens.
  - les autres font :- soit, l'expérience de modèles de pensées plus aléatoires suite à l'existence d'un état de stress :
    - soit, ils vivent dans un état de surcharge chronique de stimulus.
    - soit, l'organisation de leur personnalité se révèle moins mûre.
4. Perception de soi.
- Dans 6 couples sur 7, un des deux partenaires présente un indice d'égoцентриté dans les normes de la population non consultante alors que l'autre partenaire a un indice qui se situe soit en dessous, soit au-dessus de la moyenne. Ce qui est le plus fréquent est un indice bas.
- Si pour Exner, cela indique qu'il n'y a pas de préoccupation excessive pour soi-même chez ces sujets, Mormont pense, au contraire, qu'un indice bas est le signe d'un égoцентриisme élevé puisque le sujet ne se montre pas sensible au caractère double (paire, reflet).
- Nous basant sur la conception de Mormont nous avons pensé qu'il était possible d'expliquer cette préoccupation plus importante pour soi chez les jumeaux par le fait que l'existence du double physique devrait rendre chez eux plus difficile l'acceptation du reflet mais également la rencontre de soi. Les Jumeaux ont peut-être davantage besoin de s'assurer de leur existence propre, d'où cette préoccupation plus importante pour soi.
5. Perception interpersonnelle et relations.
- Ce qui nous a frappés ici est la fréquence des difficultés rencontrées chez nos sujets.
- seulement 3 personnes semblent être aussi sujettes aux relations étroites que la plupart des gens.
  - les autres sujets ont tendance à se montrer très prudents dans l'établissement et l'entretien de relations étroites et à se soucier exagérément de leur espace personnel.

6. L'affect.

La sphère affective semble être à l'origine de tension chez la grande majorité des sujets.

- soit dans le sens d'une modulation trop forte et d'un contrôle excessif exercé sur les manifestations émotionnelles.
- soit dans le sens d'un manque de rigueur dans la modulation affective.

Après la méthode Exner, passons à présent à l'analyse psychodynamique des contenus.

Nous nous contenterons ici d'évoquer brièvement les principaux éléments qui sont apparus de manière récurrente à travers l'analyse des différents protocoles.

1. Tout d'abord, il existe chez la majorité des sujets une *fragilité au niveau de l'image de soi* qui apparaît notamment à travers un manque d'intégrité corporelle. Dans beaucoup de cas, il y a une recherche excessive de sa propre forme, de ses propres contours qui donne l'impression de l'existence de limites corporelles mal assurées et qui va jusqu'à revêtir un caractère de lutte contre l'indifférenciation. Souvent, la représentation du corps avec un minimum d'harmonie est inexistante. Cette fragilité narcissique semble ne pouvoir trouver une sécurité et un apaisement que dans le rapport à l'Autre-Même, ce qui nous amène à notre second point.
2. On constate, en effet, que *l'investissement narcissique dans le rapport au Même* est très important chez les sujets: ils trouvent dans leur relation duelle une assise phallique ainsi qu'une complaisance libidinale narcissique qui leur permettent de se rassurer et de se ressourcer. A beaucoup d'égards, cette relation apparaît comme totalement autosuffisante pour les sujets puisqu'elle leur permet souvent de nier l'angoisse de castration et donc de ne pas être confrontés au sentiment de vide, de manque, d'incomplétude. Toutefois, on constate que cette quasi fusion peut également se révéler très menaçante pour l'intégrité personnelle et ce faisant, être à l'origine d'énormément d'ambivalence, d'anxiété et d'agressivité.  
Bien souvent, on constate que les sujets oscillent entre l'attraction par et par le double, le miroir qui leur permet de sécuriser leurs assises personnelles, et l'attraction par le vide auquel semble inéluctablement mener le processus de séparation.
3. Ensuite, ce qui ressort au travers de nombreux protocoles, ce sont les *caractéristiques nettement agressives mais aussi phobiques*. L'origine de ces deux attitudes semble devoir être recherchée dans des relations au monde environnant perçues comme peu sécurisantes: les sujets semblent ressentir le besoin de se protéger de rapports à autrui pressentis comme dangereux.  
On remarque également que les rapports à l'autre, au double, au Même peuvent être marqués de rivalité et de compétition, dont la source semble se situer du côté d'une quête exclusive d'une « identité phallique ». La dimension agressive pointe également en tant que moyen de défense dans deux situations principales:
  - pour éviter la trop grande proximité avec l'autre et garder celui-ci à distance ;
  - en situation de symbiose où il y a un risque de destruction réciproque.
4. Enfin, apparaît également chez beaucoup de sujets une *ambivalence au niveau des positions sexuelles* qui traduit une identité sexuelle non encore pleinement assurée.

Voilà les principales conclusions que nous avons pu tirer des protocoles du Rorschach. Nous examinons maintenant les données du Szondi.

Avant d'aborder la comparaison Jumeaux / individus uniques ainsi que la comparaison intra-couple, nous allons d'abord exposer ce qui ressort de la comparaison MZ/DZ.

### 1. *Comparaison MZ/DZ*

Pour ce faire, nous nous sommes basés sur l'analyse statistique informatisée qui a permis de comparer l'ensemble des protocoles des monozygotes avec l'ensemble des protocoles des dizygotes.

Nous avons examiné chacun des quatre vecteurs szondiens pour voir s'il existait des différences significatives.

#### a. Vecteur Sexuel.

Au niveau de l'avant-plan, c'est plutôt une similitude qui mérite d'être pointée: on constate, en effet, que dans les deux groupes, le clivage « h+s+ » est dominant et présent avec la même importance (40% chez les monozygotes - 43% chez les dizygotes).

Ce clivage horizontal reflétant l'acceptation des deux besoins correspondant à h et s, à savoir le besoin d'amour tendre (h+) et le besoin de conquête et de manipulation active des objets de désir (s+), nous pouvons dire que les partenaires des différents couples arrivent à établir entre eux une balance et qu'il n'existe pas, de manière générale et permanente, une relation établie de dominance -soumission excessive.

Si nous nous penchons à présent sur l'EKP, nous constatons toutefois une présence plus élevée du clivage h+ s- chez les monozygotes (44%) que chez les dizygotes (30%). Nous pouvons donc en déduire que dans le groupe des jumeaux identiques, nous trouvons davantage une position de « dépendance et de soumission » où le désir du sujet est d'être séduit par l'autre comme au premier jour.

#### b. Vecteur Paroxysmal.

Aucun point particulier ne peut être relevé.

#### c. Vecteur du Moi.

La seule différence significative qui apparaît se situe au niveau de l'arrière-plan et concerne la réaction « p+ » qui est davantage présente chez les dizygotes que chez les monozygotes.

La position du sujet (p+) qui consiste à s'affirmer en tant qu' « être en projet », qui adhère à un Idéal du Moi personnel et qui ambitionne d'énoncer son désir, sa demande, sa pensée et sa parole propres en vue d'affirmer sa « personnalité », a donc tendance à être plus volontiers occupée chez les jumeaux dizygotes. Ce fait peut être rapproché de ce qui transparissait à l'EKP du Vecteur Sexuel puisque l'on y constatait une plus grande soumission-dépendance (s-) dans le chef des monozygotes.

#### d. Vecteur du contact.

Il est intéressant de relever que, tandis que le clivage dominant chez les monozygotes est « d-m+ »; chez les dizygotes, c'est « d0m+ » qui prévaut.

Nous pouvons donc dire que le besoin de se cramponner, de s'accrocher à un objet fortement investi par la libido est bien plus présent chez les monozygotes. Ceux-ci



peuvent être considérés comme plus fidèles et conservateurs: une fois qu'un objet est investi, il n'est pour ainsi dire jamais abandonné; ces sujets détestent le changement, et le fait d'être forcés de quitter une situation à laquelle ils sont accoutumés, est ressenti comme une expérience douloureuse.

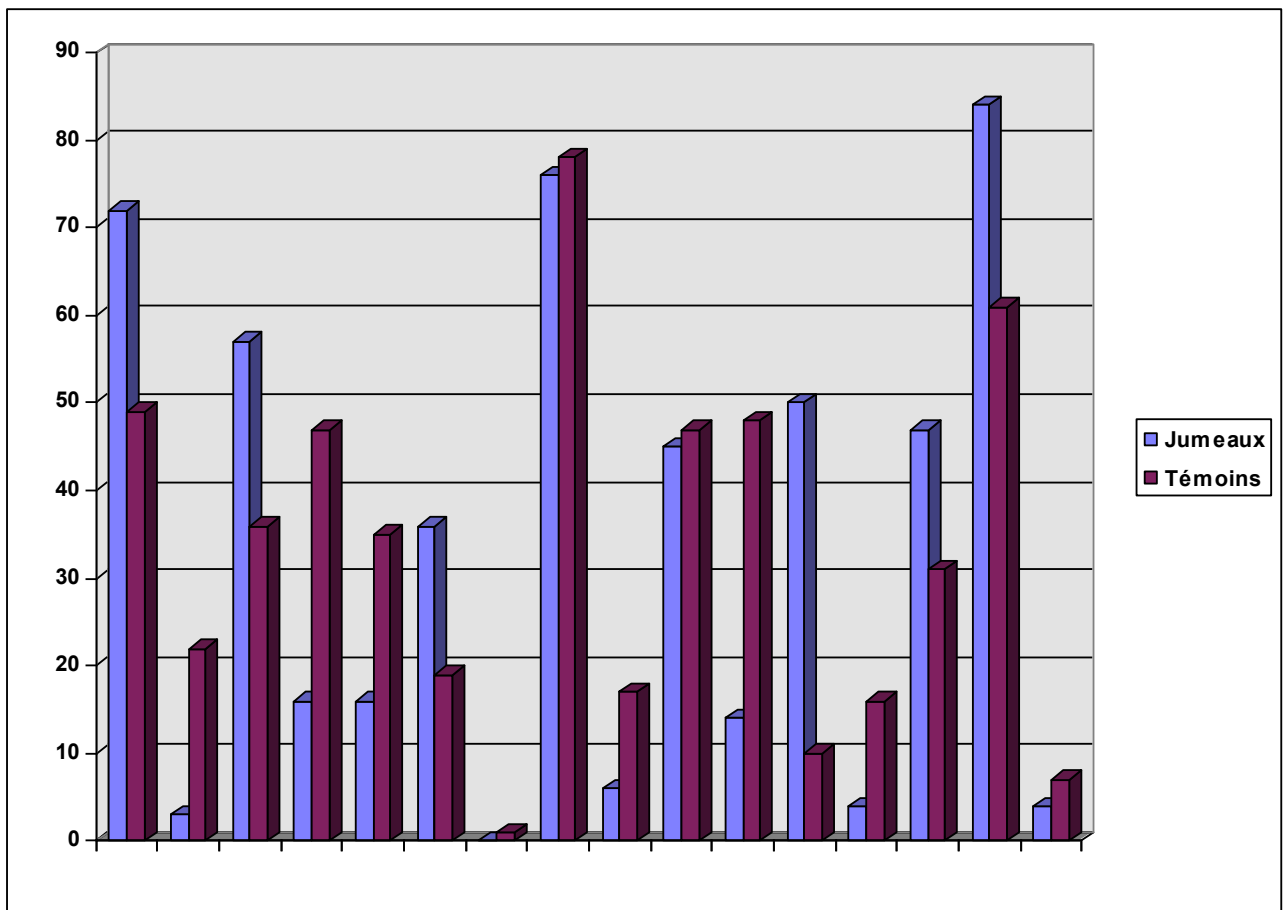
Chez les dizygotes, par contre, on constate une absence de tension dans le domaine de la relation d'objet (« d0 »). En d'autres termes, la question de maintenir intactes les anciennes relations d'objet ou, inversement, d'en investir de nouvelles, ne constitue pas un problème important pour eux. Ils ne se posent pas la question, si bien que pour eux les relations d'objet sont généralement plus lâches en dépit d'une même prégnance du « m+ ».

Nous voyons donc que ce qui ressort principalement de cette comparaison est une attitude plus « accrochée » chez les monozygotes, ce qui transparait de différentes manières à travers les vecteurs. A part cela, nous n'avons pu pointer aucune différence vraiment significative entre les deux groupes.

## 2. Comparaison Jumeaux / individus uniques.

Pour constituer la population contrôle, nous avons utilisé les résultats récoltés dans le cadre du mémoire de Frédéric Lo Dico. Les populations sont identiques pour ce qui concerne la répartition filles-garçons, la moyenne d'âge et le niveau socio-culturel. La comparaison entre ces deux populations a été réalisée essentiellement sur la base de l'occupation des quatre positions pulsionnelles. Les chiffres du tableau suivant représentent des valeurs exprimées en pourcentage. Par exemple, dans la population des 14 jumeaux, la réaction h+ représente 72% de la totalité des réactions h (+, -, 0 et ±) tandis qu'elle ne représente que 49% des réactions h dans le groupe témoin. Les différences significatives entre les deux populations sont calculées à partir des valeurs absolues et sur la base du chi<sup>2</sup>.

Facteur	Jumeaux	Témoins	Significativité
h+	72	49	*** (.001)
h-	3	22	***
s+	57	36	**(.01)
s-	16	47	***
e+	16	35	**
e-	36	19	***
hy+	0	1	0
hy-	76	78	0
k+	6	17	**
k-	45	47	0
p+	14	48	***
p-	50	10	***
d+	4	16	**
d-	47	31	**
m+	84	61	***
m-	4	7	0



Nous constatons principalement que ce qui différencie fondamentalement les jumeaux de la population courante c'est, concomitamment, l'investissement important des positions premières et la faiblesse des positions quatrièmes.

- a. En ce qui concerne l'occupation des positions premières, positions où le sujet est le plus dépendant de l'environnement, où le besoin d'un contenant, d'une enveloppe, d'un étayage, d'un « Haltobjekt », est le besoin majeur, leur importance traduit l'intensité excessive du besoin d'accrochage chez les jumeaux. On pourrait aller jusqu'à parler d'une régression symbiotique, fusionnelle, parasitaire.

Nous allons passer en revue les quatre réactions factorielles correspondantes, à savoir h+, e-, p- et m+, car à chaque fois les différences entre jumeaux et non jumeaux sont très significatives.

- Le h+ exprime le besoin d'amour exclusif, le besoin d'être aimé comme un enfant. Celui-ci est exacerbé chez les jumeaux.
- Le e- indique la faiblesse du contrôle exercé sur l'expression des affects brutaux. Il représente un état d'équilibre affectif instable, susceptible d'entraîner des explosions d'agressivité. Cette réaction est le signe d'un Surmoi laxiste. On peut dire que la gémellité freine le développement du Surmoi. Le e- est un moyen de conserver une indépendance rebelle à l'égard de l'environnement: le couple gémellaire est soudé par l'hostilité contre l'extérieur. L'importance de cette réaction

ne doit pas nous étonner étant donné que dès qu'un sujet adhère à une position groupale, il a tendance à se détacher des positions autonomisantes, différenciatrices (« e+ » en l'occurrence, qui indique une position personnelle dans le domaine de l'éthique et une intériorisation du rapport à l'autorité représentative du Surmoi) ; e- est une composante de la position groupale alors que celle-ci est invalidée par « e+ ».

- Ce que nous venons de dire pour e- peut aussi bien s'appliquer à p-, qui est considéré généralement comme la réaction de la projection et de la participation. La tension dans le facteur p- nous indique, en effet, qu'il y a chez le sujet un besoin de briser les frontières de l'individualité et de se fondre dans le monde extérieur. En d'autres termes, le sujet projette sa personnalité sur le monde extérieur et structure celui-ci en fonction de sa propre structure de besoins, sans en être conscient. La réaction p- est la réaction du sujet qui n'éprouve pas le besoin d'avoir un Idéal personnel, qui ne se pose pas la question de son identité et qui trouve l'axe de sa personne dans la filiation à l'autre ; p- comme e- va donc dans le sens de l'identité collective ou groupale.
- « m+ » correspond au besoin d'accrochage, et présente, comme les trois autres réactions ci-dessus, une intensité excessive chez les jumeaux.

b. Passons à présent aux positions quatrièmes. Lorsqu'on sait que l'accès au niveau 4 est corrélatif de l'entrée en jeu du *Sujet* en tant que *première personne* et que ce niveau est donc le signe de l'autonomisation maximale du sujet, on comprend que la faiblesse des positions « personnelles » est quasi inévitable étant donné l'importance des positions fusionnelles, participatives-projectives.

Cette faiblesse confirme donc l'absence quasi totale de tendance à l'individuation chez les jumeaux. Les réactions factorielles h-, e+ et p+ sont significativement plus présentes dans la population courante tandis que pour m-, cela n'est pas le cas, cette réaction étant quasi absente dans les deux populations.

Rappelons brièvement le sens de ces trois réactions :

- h- implique une certaine déssexualisation. Le sujet ne veut pas reconnaître le besoin de sensualité tendre et adhère plutôt à des formes abstraites d'amour et d'affection, telles que l'amour humanitaire.
- e+ indique un contrôle sévère sur la décharge des sentiments violents et agressifs. Il est le signe du contrôle éthique.
- Enfin, p+ est la position de l'Idéal du Moi

c. Abordons maintenant les positions deuxièmes. Bien que la différence entre les deux populations ne soit pas énorme, on remarque que ces positions sont moins développées chez les jumeaux. Si nous admettons qu'il s'agit des positions narcissiques primaires, des positions dont le dénominateur commun correspond à un mouvement de rebroussement auto-érotique, nous pouvons formuler l'hypothèse que, pour contrer la fragilité qui résulte de l'occupation de la position spéculaire par l'autre, les jumeaux doivent limiter, pour leur propre survie psychique ainsi que pour la viabilité du couple, l'importance de ces positions deuxièmes, qui pourraient se révéler gravement destructrices au cas où l'un des partenaires s'installait dans la position de Narcisse.

La faiblesse relative de ces positions témoigne, à sa manière, de l'existence d'une problématique de reconnaissance narcissique primaire, d'une problématique spéculaire qui est nécessairement plus aiguë chez les jumeaux que chez l'individu unique.

Au niveau de ces positions deuxièmes, les seules différences significatives concernent s- et d- .

- s- qui correspond au refus de la manipulation active des objets de désir ainsi qu'à la non-acceptation d'une tension dans le domaine de l'agressivité dominatrice est davantage présent dans la population courante.
- d- , par contre, qui témoigne de la qualité adhésive de l'investissement de la libido et qui indique un fort attachement à un objet particulier, parallèlement à une attitude conservatrice, est prédominant chez les jumeaux.

d. Nous en arrivons finalement aux positions troisièmes qui sont occupées de la même manière chez les jumeaux que dans la population courante. Cela nous permet d'affirmer que les jumeaux ne sont pas plus démunis que les autres pour entrer dans la vie active car ils ont de bonnes positions légalistes - réalistes - rationnelles: leur profil est normatif. Nous pouvons faire l'hypothèse que ce qui les protège d'une régression narcissique massive, c'est:

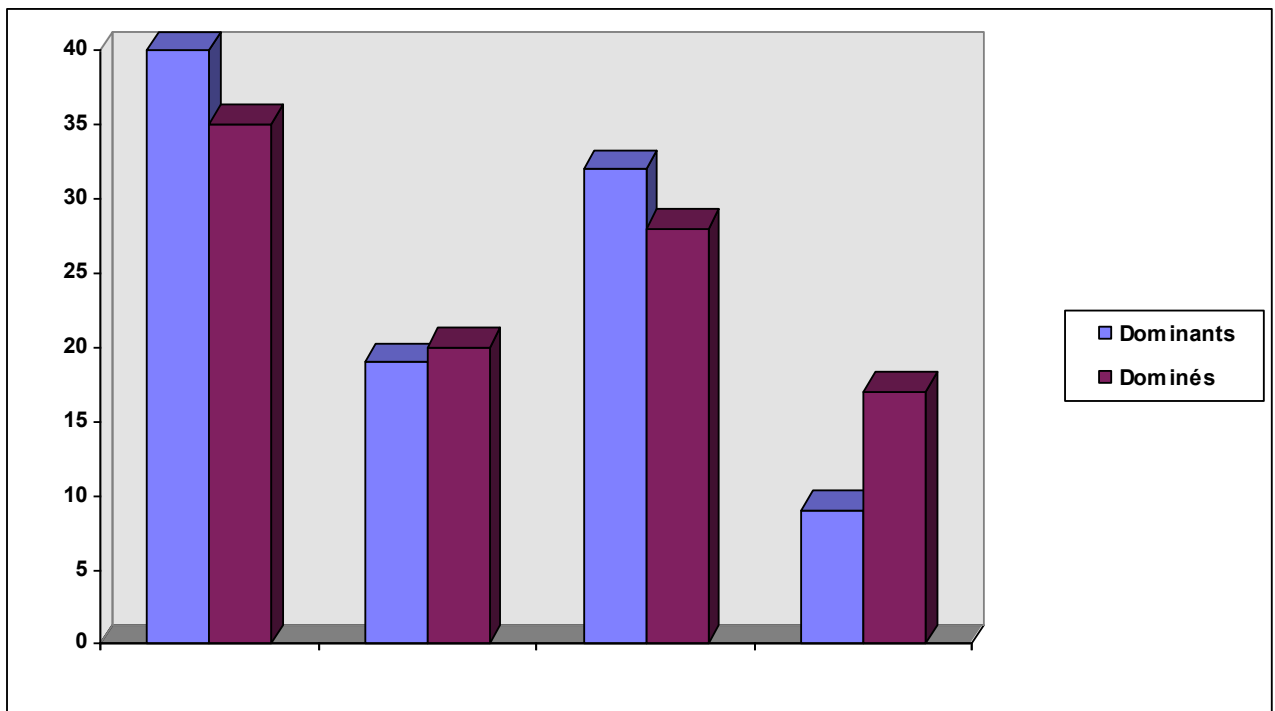
- L'accrochage à l'autre au sens de l'idéal groupal (positions premières).
- L'accrochage aux normes communes (positions troisièmes). Pour éviter le danger de la confrontation spéculaire, ils se défendraient en adhérant aux normes extérieures.

### 3. *Comparaison intra-couple.*

Dans chaque couple, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait toujours un des deux partenaires qui était davantage partisan de l'évolution, de la différenciation et chez qui les positions d'autonomie, à savoir les positions quatrièmes au Szondi, étaient plus importantes. L'autre se montrait, par contre, davantage partisan du statu quo, plus conformiste, moins narcissique au sens du narcissisme secondaire (p+). Ce dernier peut être considéré comme dominant. Il allie, en effet, toujours la tendance symbiotique, ce qui se manifeste par une occupation importante des positions premières - c'est-à-dire des positions contactuelles (m+,h+,e-,p-), et la tendance possessive-dominatrice qui transparaît très clairement avec l'occupation massive de la position s+, correspondant au besoin de contrôler l'objet d'amour et de désir. On voit également que, chez lui, les positions quatrièmes d'autonomie et d'individuation sont plus faibles. Les tableaux suivants rassemblent la plus grande part de nos résultats.

#### **Positions pulsionnelles chez les dominants et les dominés (en%)**

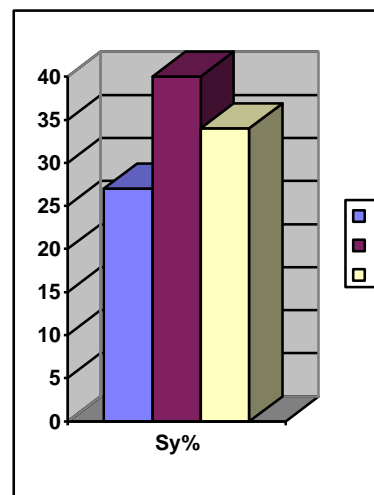
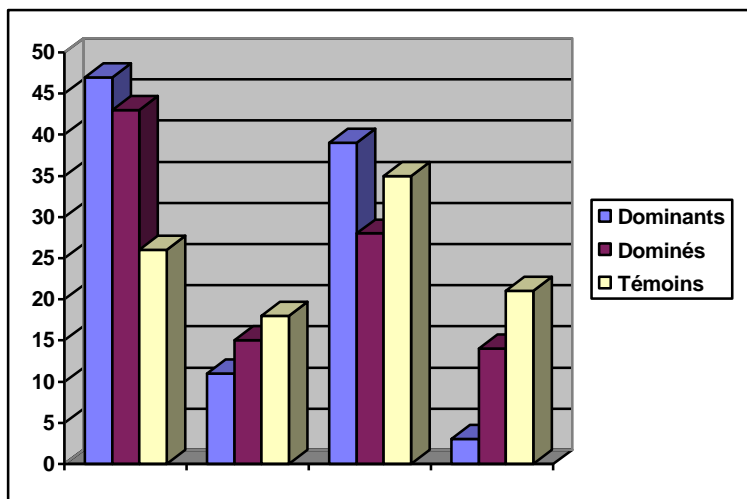
Position	1	2	3	4
Dominants	47	11	39	3
Dominés	43	15	28	14



Si nous comparons les trois groupes, jumeaux dominants, partisans du statu quo, jumeaux dominés, aspirant au changement et témoins supposés « normaux », nous constatons que les soi-disant « dominés » occupent une position intermédiaire entre les soi-disant « dominants » et les présumés « normaux ». Cependant, si nous prenons en considération la valeur de l'index symptomatologique (Sy%), il est clair que les sujets dominés se distinguent par leur conflictualité intrapsychique, pour autant qu'on admette qu'un pourcentage élevé de réactions dites symptomatologique (0 et ±) soit le signe d'une telle conflictualité.

#### Positions pulsionnelles dans les trois groupes

Positions	1	2	3	4	Sy%
Dominants	47	11	39	3	27
Dominés	43	15	28	14	40
Témoins	26	18	35	21	34



En conclusion de cette étude préliminaire, nous pensons légitimement que les hypothèses suivantes ont de grandes chances d'être validées par une étude plus extensive :

- Les différences entre jumeaux monozygotes et dizygotes sont infimes ;
- Les jumeaux se différencient significativement de la population moyenne dans le sens d'une aspiration plus forte à la symbiose et , corrélativement, d'une faiblesse de la tendance individualisante ;
- Dans chacun des groupes gémellaires, il y a toujours un sujet qui défend fermement le principe de l'indivisibilité du couple ( le « dominant ») et l'autre ( le « dominé »), qui est partisan d'une plus grande individuation sans que cette tendance autonomisante atteigne cependant l'intensité qu'elle présente dans la population générale de mêmes âge, sexe et culture.

En définitive, ce que vérifie le Rorschach et surtout le Szondi, rejoint ce qui a été progressivement élaboré dans la théorie psychanalytique classique, c'est à dire freudienne, à propos des jumeaux.

## Le point de vue psychanalytique sur les jumeaux.

La littérature psychanalytique sur les jumeaux est extrêmement mince. En dehors des observations directes recueillies par Dorothy BURLINGHAM à la Hampstead Nursery entre 1941 et 1945, et consignées dans ses articles à partir de 1949, il n'y a .... rien du tout, excepté des considérations théoriques plus ou moins pertinentes. On comprend pourquoi. La remarque de René ZAZZO l'explique indirectement.

« ... on est intrigué par le fait que les psychanalystes, mis à part Dorothy Burlingham qui a décrit les jumeaux comme des êtres asociaux, soient restés aveugles au problème de la gémellité. J'ai d'ailleurs toujours été étonné que les psychanalystes qui adressaient un jumeau à mon laboratoire pour examen psychologique, n'aient jamais pensé, spontanément, à se préoccuper du

cojumeau. Il fallait chaque fois que je les prie de convoquer le frère du jumeau qui pour eux faisait problème. »

C'est que l'éthique de la psychanalyse interdit précisément ce genre d'enquête. Cela suffit à expliquer que pour le psychanalyste, la gemellité fait figure de terre promise interdite, sauf à la spéculation.

## Identification, introjection, incorporation et intériorisation. Notions générales.

Progressivement, un concept a pris dans l'oeuvre de FREUD une valeur centrale qui en fait l'opération par laquelle le sujet se constitue. Il s'agit du concept d'identification. C'est dans « *Massen psychologie und Ich-Analyse* » que son élaboration est la plus développée.

FREUD la définit alors comme « la manifestation la plus précoce d'une liaison affective à une autre personne ». Cette autre personne dont il est question, il s'agit avant tout du père. Or un peu plus loin, Freud écrit : « simultanément à cette identification avec le père, peut-être même antérieurement à elle, le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement d'objet de la mère selon le type par étayage ». Ceci pourrait sembler contradictoire or, comme NEYRAUT l'a fait remarquer, FREUD établit ici une distinction entre « l'identification au père comme un modèle à imiter » et « l'attachement à la mère comme objet purement sexuel ». Dans le premier cas, l'objet, le père, est considéré en tant que personne totale, sur le mode de l'être. Dans le second, l'objet est corrélatif de la pulsion dans la dimension de l'avoir. Le point le plus avancé des théories de FREUD sur l'identification se trouve dans « *Das Ich und das Es* ». On peut y lire : « ...cette identification est directe et immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet ». FREUD parle ici de l'identification primaire, de l'identification au Père de la préhistoire personnelle, qui est à l'origine de l'instance de l'Idéal du Moi. C'est une identification qu'on peut dire « projective » bien que cette notion soit plus kleinienne que freudienne.

L'identification y est conjointement présentée comme secondaire au renoncement à l'objet qui transforme le Moi par l'introjection de cet objet dans le Moi. Le Moi apparaît dans cette perspective « comme le précipité des investissements d'objets abandonnés ». Le modèle de l'introjection de la figure du père qu'on désire « avoir » est celui, cannibalique, de Totem et Tabou. L'identification introjective, secondaire, se distingue donc de l'identification projective qui est primaire.

Nous sommes ainsi conduits au concept d'introjection et à son prototype corporel : l'incorporation. Tous deux sont des processus par lesquels le sujet fait passer sur un mode fantasmatique, du dehors au dedans, des objets et des qualités inhérentes à ces objets. La différence entre ces deux concepts repose sur le fait que l'introjection n'implique pas nécessairement une référence au corps. Il peut s'agir de qualités psychiques, de traits de caractère, de caractéristiques singulières propres à l'objet.

Reste le concept d'intériorisation qui désigne un processus portant sur des relations et non plus sur des objets : des relations inter-subjectives sont transformées en relations intra-subjectives. C'est ainsi que Freud définit le Surmoi : une instance qui résulte de l'intériorisation (*Verinnerlichung*) de la relation à l'autorité, paternelle en principe.

Le concept d'inter-identification mutuelle.

Ce concept a été introduit par HARTMANN pour désigner le processus par lequel chacun des jumeaux constitue son identité sur le modèle de l'autre, en assimilant un aspect, une propriété ou un attribut de l'autre. Ce processus constant d'identification est basé sur la similarité des expériences émotionnelles vécues par les jumeaux, sur le fait que deux individus de même âge, au même stade de développement, vivent dans une grande proximité physique. Cette inter-identification est encouragée par l'entourage familial qui a tendance à traiter les jumeaux comme une unité et donne souvent l'impression de leur refuser le droit à la différence. L'origine de cette attitude est probablement à rechercher dans le désir inconscient de tout un chacun d'avoir un jumeau (*The fantasy to having a twin*).

Une autre attitude, qui renforce davantage encore cette identification, est celle des parents et plus précisément de la mère. Comme on l'a souvent fait remarquer, l'identification de la mère aux deux enfants est à la limite du possible, ce qui peut déboucher sur l'abandon des jumeaux à eux-mêmes. Dès lors, la seule personne dont la présence soit constante pour chacun des jumeaux, n'est pas la mère mais l'autre jumeau : il en découle une inter-identification massive.

La conséquence en est qu'une partie de la représentation de soi fusionne avec la représentation d'objet que constitue le partenaire : ceci entraîne un brouillage des frontières du Moi qui peut conduire à la confusion identitaire.

### Analogies entre la relation intragémellaire et la relation mère-enfant.

De nombreux auteurs, tels que WINESTINE, Anna FREUD, LEONARD, DIBBLE, COHEN, Dorothy BURLINGHAM ... ont souligné les multiples points communs entre ces deux relations, points communs qu'il est important d'étudier car ils nous permettent de mieux saisir la portée de la relation gémellaire. Nous aborderons, tout d'abord, le caractère symbiotique de ces deux relations. Ensuite, nous analyserons le type d'identification qui les spécifie, pour terminer par les réactions similaires qu'elles peuvent engendrer.

#### *L'existence d'une relation symbiotique.*

En 1952, Margaret MAHLER a utilisé le terme de « symbiose » pour désigner un stade de développement très primitif durant lequel l'enfant ne distingue pas nettement ce qui appartient à sa mère et ce qui fait partie de lui. Entre six et huit mois, plus ou moins, on peut dire que l'enfant perçoit de fait sa mère comme une partie de lui-même. Progressivement et dans les cas de développement normal, cette fusion mère-enfant va évoluer vers une relation d'objet ; l'enfant va progressivement réaliser le fait qu'il ne fait pas un avec sa mère, à séparer son Moi de celui de sa mère et donc à s'individuer. Cette première individuation correspond dans la théorie de René SPITZ à l'angoisse devant l'étranger ou angoisse du huitième mois. MAHLER parle, à ce propos, de processus de séparation-individuation. Lorsque ce processus échoue, on parle de fixation à la phase symbiotique, l'enfant ne parvient pas à acquérir une autonomie et une identité personnelle ; l'image, la représentation de la mère reste fusionnée à la représentation de soi. Dans les cas graves, la permanence de la tendance fusionnelle-symbiotique fait le lit d'un état psychotique.

Si ce qui vient d'être dit concerne essentiellement l'enfant unique, pour qui la mère constitue le premier objet dans son appréhension du monde, certains auteurs ont proposé d'appliquer ce concept de symbiose à la relation jumeau-jumeau.



Comme Anna FREUD l'a originellement fait remarquer en 1951 sur la base des observations de Dorothy BURLINGHAM, suivie par LEONARD (1961) ainsi que par DIBBLE et COHEN (1981), le premier objet pour les jumeaux, l'objet dont la présence est la plus constante et avec lequel se noue la relation primaire de type symbiotique, n'est pas la mère mais le cojumeau. Ce fait fondamental va déterminer l'orientation de ce qu'on appelle « la phase symbiotique ». Chez les jumeaux, cette phase sera largement transférée de la relation maternelle à la relation avec le cojumeau, avec la difficulté d'émergence séparatrice qui en résulte : la mère est, en effet, généralement plus apte à aider son enfant à sortir de cette symbiose que ne l'est l'autre jumeau, lequel se trouve complètement empêtré dans cette relation fusionnelle et totalement incapable, pendant longtemps, d'y mettre des limites (nous employons, ici, le terme d'objet pour désigner l'autre personne (mère ou jumeau) tout en sachant que pour le sujet, à ce stade de développement, on ne peut pas encore parler de l'existence d'un objet au sens qualifié du terme).

BURLINGHAM interprète ainsi certaines oppositions excessives de caractère (extraverti-introverti, actif-passif ... ) comme étant les témoins d'une symbiose non encore résolue : les jumeaux semblent, en effet, représenter les deux pôles d'une même personnalité, d'une même unité, qui réunis constituent une totalité équilibrée.

### *A propos de l'identification*

Comme nous l'avons déjà mentionné au début de ce chapitre, lorsque FREUD écrit en 1923 que le Moi apparaît comme « le précipité des investissements d'objets abandonnés », il attribue un rôle capital au processus d'identification dans la constitution du Moi. En dehors de l'identification « primaire, directe et immédiate » au père des origines, le processus qui est le plus généralement considéré comme médiateur de cette identification est l'incorporation orale.

Si FREUD se réfère plus souvent à l'incorporation qu'à l'introjection, le fait doit être mis en relation avec sa conception corporelle du Moi (« le Moi est avant tout un Moi corporel »).

Certains auteurs comme BOWLBY et JACOBSON, outre cette modalité orale, ont mis l'accent sur les autres modalités sensorielles effectives dans le processus d'identification : visuelle, tactile, kinesthésique ... Celles-ci nous intéressent plus particulièrement car, comme on va le constater, elles sont spécialement importantes chez les jumeaux.

Partons, tout d'abord, de ce qui se passe chez l'enfant unique. Chez lui, l'état de symbiose avec la mère repose effectivement sur une identification primaire par incorporation orale.

Chez les jumeaux, si cette identification primaire à la mère existe, le processus d'ensemble est néanmoins différent en raison de l'intimité exceptionnelle entre les jumeaux et de l'inter-identification mutuelle qui en découle. En sus de l'identification primaire avec la mère, les jumeaux sont donc également confrontés à une identification primaire intergémellaire. Dans celle-ci, ce n'est pas l'incorporation orale qui est centrale mais bien davantage les autres modalités sensorielles. LEONARD a ainsi pointé l'importance, chez les « vrais jumeaux », de l'incorporation visuelle en rapport avec la confrontation continue avec leur image en miroir. ISAKOWER a, de son côté, porté l'attention sur la sphère auditive et tenté de relier la cryptophasie et le retard langagier des jumeaux à cette inter-identification auditive. Alors que ces différentes intuitions cliniques semblent ouvrir des pistes nouvelles de réflexion, il est regrettable que ces auteurs se soient contentés de les mentionner sans les investiguer ou les développer davantage.

Qu'implique l'existence de ces deux identifications ?

Pour conquérir leur identité propre, les jumeaux doivent, non seulement, se séparer de leur mère mais aussi, et surtout, de leur cojumeau : ils doivent donc faire face, et mener à bien, deux processus de séparation-individuation.

En ce qui concerne l'incorporation orale dans le cadre de la relation à la mère, il faut se rendre compte que ce qui est crucial dans la résolution de cette identification primaire, c'est le fait que l'oralité est intégrée aux besoins biologiques et donc sujette aux frustrations et gratifications qui permettent sa régulation.

Les autres modalités de l'incorporation, par contre, ne sont pas liées à ces besoins ni à leurs frustrations. Par conséquent, ces identifications sont nettement moins faciles à résoudre et peuvent plus fréquemment conduire à des confusions entre représentations de soi et représentations d'objet. Il faut donc être bien conscient du fait que les retombées de cette fixation à l'inter-identification peuvent être également pathogènes, et mener à des états psychotiques ou autistiques semblables à ceux rencontrés dans le cadre d'une relation mère-enfant perturbée.

### *Réactions engendrées dans le cadre de ces deux relations.*

Les observations cliniques de Dorothy BURLINGHAM l'ont amenée à constater que, dans de nombreuses situations, les relations mère-enfant et jumeau-jumeau sont à l'origine de réactions semblables.

Elle en tire la conclusion que ces deux relations doivent être considérées comme étant de valeur émotionnelle équivalente.

Nous allons envisager plus avant la situation de la séparation et les différentes réactions qu'elle peut susciter.

L'indifférence ou le rejet au retour de la personne.

BURLINGHAM donne, entre autres, l'exemple de Bill et Bert qui ont été séparés l'un de l'autre pendant quelques jours à l'âge de seize mois. Lors des retrouvailles, ils se regardent mutuellement d'un air surpris et continuent à agir comme s'ils ne connaissaient pas l'autre. Cette réaction, comme on sait, est commune dans les situations de séparation mère-enfant. Les sentiments de peine, de colère, de frustration, produits par la séparation d'avec l'objet d'amour sont alors exprimés par le rejet de cet objet lors de la réunion.

Réactions à travers le langage et le jeu.

A l'âge de dix-sept mois, lors d'une nouvelle séparation de Bill et Bert en raison d'une maladie du premier, BURLINGHAM constate que Bert utilise l'expression « all gone » dans différentes occasions : lorsqu'il avale sa nourriture, lorsqu'on vient chercher un objet dans sa chambre... Après huit jours de séparation, les enfants sont réunis pour une brève période. Durant celle-ci, Bert ne semble pas éprouver un plaisir particulier à être à nouveau en compagnie de son frère mais à aucun moment, il n'utilise l'expression « all gone ». Dès que Bill doit réintégrer l'hôpital, cette expression refait surface et ce, de manière nettement plus fréquente qu'auparavant. Cette expression était indéniablement chargée d'une intensité émotionnelle importante et traduisait la force de son sentiment réactionnel à la séparation. Cette réaction verbale fut, par la suite, élaborée sous forme d'un jeu. Le jeu de Bert consistait à lancer une balle puis à aller la rechercher. Il verbalisait la disparition de la balle de la façon suivante : « ball all gone ». Immédiatement, nous revient à l'esprit l'exemple de l'enfant à la bobine que FREUD a développé dans « Au-delà du principe de plaisir ».

Il s'agit d'un automatisme de répétition, d'un jeu symbolique où l'objet utilisé (bobine ou balle) représente la personne absente. Le langage est utilisé pour maîtriser une situation pénible en inversant les positions du sujet et de l'objet. L'enfant répète alors activement une scène qu'il a subie passivement. Le temps du rejet de l'objet peut être vu comme un temps thanatique (façon de tuer l'objet) renforçant, dans et par la haine symbolisée, l'auto-constitution du Moi.

Etat de deuil.

Lorsque les jumeaux deviennent plus âgés, à partir de quatre ans environ, leur réaction émotionnelle à la séparation s'intensifie et peut être comparée à un état de deuil : absence de sourire, expression faciale figée, retrait du groupe des pairs, recherche de solitude, diminution voire absence totale d'expression verbale ... Il est intéressant de constater que nous retrouvons ces différents symptômes chez des enfants séparés de leur mère, et présentant un syndrome d'hospitalisme tel que décrit par SPITZ.

BURLINGHAM a également constaté, dans certains couples de jumeaux, des réactions de surestimation, de survalorisation ou d'identification au jumeau manquant. Ainsi, une petite fille se fâchait et refusait d'obéir lorsqu'on l'appelait par son propre prénom. Elle disait alors « Me not Bessie, Me Jessie ». Nous savons que ces différentes réactions, face à la perte de l'objet d'amour, sont souvent présentes à un moment ou l'autre du processus de deuil.

## Spécificité de la première enfance des jumeaux

Outre le double travail de séparation-individuation (mère-jumeau) que nous avons abordé ci-dessus, il y a deux autres éléments inhérents à la situation gémellaire qui peuvent rendre plus sinueux le chemin qui mène à la conquête d'une identité propre.

Le premier est relatif à la constance d'une présence.

Dans *Die Traumdeutung*, Freud enseigne que l'expérience de la perte a une fonction structurante, fondatrice de la vie psychique. C'est l'absence de la mère en effet qui suscite l'émergence du fantasme et, avec l'hallucination de l'objet perdu, la production d'une première activité psychique.

Chez les jumeaux, si l'enfant est également soumis à la dépendance maternelle pour la satisfaction de ses besoins, il n'a toutefois pas à subir l'absence de l'autre de façon aussi cruelle et radicale que l'enfant unique. La présence de l'autre-même avec lequel un échange permanent reste possible évite donc, ou retarde, cette première épreuve de la perte et de la frustration. En conséquence, le travail d'hallucination compensatoire, prémice du fantasme, permettant au sujet de différer le temps de la satisfaction, risque d'être relativement compromis du fait qu'il n'est pas absolument nécessaire.

Il faut aussi souligner le fait qu'en raison de l'impossibilité de satisfaire la pulsion orale au sein du couple gémellaire, les fantasmes cannibaliques, voire les impulsions de même type, (manger / être mangé) seront d'autant plus violents. L'imaginaire maternel archaïque risque, ce faisant, d'acquiescer une puissance excessive et d'engloutir le sujet dans des fantaisies de dévoration et de morcellement ....

Le second élément concerne la construction de l'image du corps.

En 1942, dans *De l'acte à la pensée*, Henri WALLON disserte longuement sur la notion de « double mental ». Le double n'est pas synonyme, ici, de la notion de paire, le double est représentation d'un être singulier. Ce double mental appartenant à un espace virtuel est tout d'abord objectivé par le double perceptif (expérience du miroir) sous la forme d'une troublante

dualité qu'il faudra ensuite éradiquer pour penser, pour accéder à la notion de permanence de l'objet-soi, à son unité, à l'identité. Tout commence, selon WALLON, par la symbiose émotionnelle avec autrui et plus particulièrement avec la mère. Puis l'imitation, notamment l'imitation différée, opère, par ses ratés autant que par ses réussites, une délimitation progressive du Moi. L'accès au langage accélère le processus de dédoublement-redoublement indispensable à la constitution de ce double mental.

Si le dédoublement spéculaire constitue incontestablement la première étape, indispensable, du processus d'individuation, s'il permet de surmonter la symbiose originaire, comme le montre l'exemple de l'enfant à la bobine - le « stade du miroir » de LACAN doit autant à FREUD qu'à WALLON - la négation, par le langage, de la réalité de cette image (ce n'est que mon image) est tout aussi nécessaire au redoublement mental qui signe l'accès à l'identité vraie, manifestée dans la réalité phénoménale par l'émergence du sujet en première personne : « Je pense, donc je suis ».

Chez les jumeaux, l'existence réelle d'un double physique, le double gémellaire, risque de faire obstacle à l'élaboration du double mental et donc à l'acquisition de la fonction du Je.

Ce double visible, matérialisé, est en contrariété essentielle avec le double mental. Normalement le sujet humain surmonte facilement cette ambiguïté liée au caractère réel/irréel de l'image spéculaire. Lorsqu'il l'a négativée pour s'en servir comme de la marche qui lui permet de se hisser jusqu'à l'échelon supérieur du Je, il peut sans danger réinvestir cette image virtuelle de soi qui constitue le noyau conscient/inconscient de l'image narcissique du corps, elle-même noyau imaginaire du Moi. Mais avec le jumeau, tout est réel. Alors malgré cette réalité, il faut réussir à le constituer comme différent, à transmuter ce double physique en couple et, du même coup, arriver à la construction pour chacun séparément d'un autre double, cette fois-ci mental. Cette étape ultime de l'individuation fait problème chez les jumeaux. Autrement dit, et cela est facilement vérifiable dans les faits, ils ont du mal à dire Je. Ils préfèrent le Nous ou le On. Il n'est pas facile pour eux d'affirmer une pensée qui ne tient pas compte de la pensée de l'autre.

On comprend dès lors que si, même pour l'enfant unique, l'image du corps est une conquête relativement tardive (vers 2 ans et demi), elle l'est encore bien davantage chez les jumeaux qui doivent s'arracher à la fascination de leur double fraternel pour affirmer leur image propre (d'après les observations de ZAZZO et les témoignages recueillis auprès des parents, l'identification de l'image propre ne semble s'opérer chez les jumeaux identiques que vers trois-quatre ans). Chez certains jumeaux identiques, sinon chez la plupart d'entre eux, il semble cependant que le mirage ne soit jamais complètement dissipé et l'image singulière jamais parfaitement assurée. ZAZZO cite l'exemple d'un jumeau qui se rase et qui a brusquement l'impression que le visage qu'il rase est celui de son frère. Dans l'émotion, il se coupe. Il ressent, à ce moment, le sentiment étrange d'une « identité gémellaire » où se perd son identité personnelle.

## La nature des liens gémellaires et le complexe fraternel

La relation entre les jumeaux est différente de celle entre frères et sœurs à plusieurs points de vue.

Tout d'abord, ces deux enfants occupent un statut égal : aucun ne peut revendiquer la prérogative qui revient à l'aîné ou l'indulgence qu'on accorde au cadet.

Ensuite, ces enfants sont amenés à développer d'emblée deux liens émotionnels étroits à une période où, normalement, on ne rencontre que le lien à l'objet maternel. Les jumeaux doivent donc faire face à la double tâche de résoudre le conflit amour / haine dans chacune des relations (avec le jumeau et avec la mère) et de trouver un équilibre entre ces deux relations.

Lorsque cette double tâche n'est pas menée complètement à bien, il peut arriver que la mère soit vue uniquement comme une « mauvaise mère » intrusive et qu'elle soit, en conséquence, rejetée, exclue de la dyade jumeau-jumeau qui acquiert alors une intimité très nettement supérieure à celle que l'on peut rencontrer chez de simples frères.

Enfin, il faut noter que les différentes attitudes de protection, d'aide, de partage, de réconfort mutuels, de même que les réactions suscitées par la jalousie, sont toujours beaucoup plus marquées, beaucoup plus intenses que dans une fratrie classique.

BURLINGHAM s'est principalement intéressée à la jalousie qu'elle a pu constater dans de nombreux couples de jumeaux. Elle pense que celle-ci trouve son origine dans la rivalité pour le sein nourricier et qu'elle peut culminer dans le désir de mort d'un jumeau vis-à-vis de l'autre. Elle interprète alors les différentes interactions positives entre jumeaux comme autant de comportements réparateurs, de formations réactionnelles sans lesquels l'envie et la jalousie hyperintenses ne seraient pas tolérables et ne pourraient exercer que des effets destructeurs sur le psychisme de l'individu.

### Le complexe d'Oedipe : ses particularités chez les jumeaux.

En dépit de l'importance reconnue au complexe d'Oedipe dans la construction identitaire de l'individu, nous n'avons rencontré que deux auteurs ayant abordé ce sujet à propos des jumeaux : il s'agit de E.D. JOSEPH et de Marie-Christine SOURZAT .

Le premier se contente d'affirmer l'existence d'une résolution plus difficile du complexe étant donné la réalisation effective du fantasme décrit par BURLINGHAM (« The fantasy of having a twin »), fantasme qui émerge justement lorsque l'enfant doit faire face à la déception engendrée par l'échec du désir oedipien. Il est, en effet, plausible que l'enfant qui possède un partenaire qui lui apporte tout l'amour et l'attention qu'il désire, soit moins affecté par l'échec et l'impossibilité de réaliser le vœu oedipien et, ce faisant, ne connaisse pas l'évolution nécessaire qu'implique cette frustration. Il aurait cependant été intéressant que l'auteur argumente et développe davantage son point de vue.

SOURZAT semble élaborer davantage ses idées, tout en restant, néanmoins, assez superficielle.

En ce qui concerne le nouage oedipien, elle considère que la situation gémellaire est à l'origine de butées spécifiques s'opposant à la structuration psychique de l'individu, car il y a évitement de la situation triangulaire oedipienne qui est suppléée par une autre situation triangulaire où les jumeaux et la mère subtilisent tous les rôles. Le complexe gémellaire se substitue, ici, au complexe d'Oedipe, où l'Autre-Même joue un rôle de tiers virtuel et inefficace. L'auteur considère que si, à l'origine, les jumeaux sont dans une relation de fusion symbiotique, par la suite, existe entre eux une relation duelle particulière où ils tendent à se combler mutuellement. De ce fait, le temps d'absence de la mère, le temps de frustration qui, normalement, favorise le déplacement du désir de l'enfant vers le père et qui suscite l'éveil de la pulsion épistémophilique, cette évolution du désir risque d'être escamotée, chez les jumeaux, par la complémentarité qui existe entre eux. Les choses se déroulent alors comme s'il n'y avait pas d'accrochage de la fonction paternelle instauratrice de la Loi.

Dans le cas des jumeaux, l'enfant ne pourra se tourner vers son père que s'il existe un degré suffisant de frustration induite, lié à une différenciation consciente ou inconsciente d'appréhension des deux enfants par les parents. Il est donc important que les parents se rendent compte de la nécessité de faire pour eux-mêmes le deuil de la possibilité d'une relation fusionnelle idéale. Or, comme on le sait, la naissance d'enfants jumeaux vient raviver chez bon nombre d'entre eux l'illusion fusionnelle : ils projettent sur le couple des jumeaux leur narcissisme primaire (reviviscence d'un état de fusion avec la mère) ainsi que leur narcissisme secondaire en relation avec l'idéalisation de leur propre couple (fusion avec l'autre).

## **Flashback : Mathilde et Alexandre.**

Mathilde et Alexandre sont nés le 17 décembre 1995. Ils auront bientôt trois ans.

Les anecdotes rapportées ici ont été choisies pour mettre en exergue des phénomènes dont nous pensons, à tort ou à raison, qu'ils sont propres aux jumeaux bisexués.

Comme René ZAZZO l'a amplement démontré, les jumeaux bisexués se situent pour ce qui concerne la plupart des phénomènes étudiés, tant au plan cognitif qu'au niveau psycho-affectif, à la charnière entre les monozygotes et les dizygotes unisexués.

L'attachement, l'intimité, la complicité qui unissent les jumeaux bisexués, autant que leur jalousie passionnelle, en font un sujet de choix pour l'étude du développement du couple et de la personne, conformément au vœu qu'exprimait ZAZZO au seuil de sa recherche.

Et après la naissance : quels rapports s'établissent entre le couple gémellaire et le couple parental ? J'en ai parlé, et d'autres après moi. Certains parents cultivent la gémellité, d'autres choisissent chacun son jumeau. Comment s'opère cette option, si option véritable il y a, et quelles en sont les conséquences sur les enfants, sur leur identification à chacun des parents, sur l'organisation du couple gémellaire. Et que devient Oedipe dans ce quatuor ? Nous pouvons citer des anecdotes et formuler des hypothèses. A vrai dire nous ne savons pas grand-chose .

Mais le problème qui me paraît le plus important, le plus prometteur de découvertes, est celui du couple bisexué. Ce type de couple est absent, absolument, des études gémellaires classiques. Et l'on comprend pourquoi. Le dispositif galtonien consiste à comparer une population de couples DZ à une population de couples MZ. Or comme ceux-ci sont de même sexe, ceux-là doivent l'être également. Les bisexués n'ont donc pas leur place dans cette perspective hérédologique. Si je fus le premier à m'occuper d'eux, c'est sans doute parce que la psychologie du couple était pour la première fois, avec mes travaux, au centre de la gémellologie. Je fus le premier, je suis encore le seul, sauf oubli de ma part.

Pourtant dans ce livre, et en plusieurs travaux plus récents, à propos des couples bisexués, j'ai mis en évidence des faits dont l'importance méritait des investigations approfondies. J'en signalerai trois.

La proximité entre jumeaux frère-et-soeur, en d'autres termes la solidarité du couple, est intermédiaire pour tous les traits que j'ai examinés entre le degré de solidarité des partenaires MZ et le degré de solidarité des partenaires DZ. Le taux de célibat par exemple est plus fréquent chez les DZ bisexués que chez les DZ unisexués .

Le rapport de dominance, lorsqu'il est observé dans la dyade fille et garçon est deux fois sur trois environ au bénéfice de la fille.

Il y a là, fournie par les jumeaux, une contribution intéressante à la psychologie différentielle des sexes.

Le dernier fait concerne la tonalité sensuelle et sexuelle du rapport jumeau-jumelle. On remarquera que, dans le présent ouvrage au chapitre des «témoignages parallèles», où j'ai poussé l'indiscrétion aussi loin qu'il était possible, où j'ai recueilli auprès de jumeaux unisexués des aveux à peine voilés sur leur attirance réciproque, je n'ai jamais interrogé les partenaires de couples bisexués... Dans le « Paradoxe » j'ai posé carrément la question de l'inceste et de son tabou. Ce qui m'a valu une abondante correspondance provenant, dans la quasi-totalité des cas, de la jumelle.

Cependant dans mes enquêtes des années 50 une constatation m'avait frappé : selon le témoignage des parents ou des jumeaux eux-mêmes : il y avait lit commun dans la majorité des cas. Et pour beaucoup jusqu'à l'adolescence, et presque autant pour les couples jumeau-jumelle que pour les couples de même sexe ! A quoi pensent donc les parents ? Font-ils preuve de permissivité ? J'en doute. Je crois plutôt qu'ils ne pensent pas à mal. L'inceste est impensable : selon une idée qui eut son théoricien, Westermack, la vie commune, l'accoutumance empêcheraient que se développe l'attrait sexuel. Quant aux effets du contact peau à peau, effets quasi réflexes, les parents paraissent ne pas s'en soucier, alors que tout un chacun doit bien en avoir l'expérience .

Il est à peu près certain que la coutume du lit partagé n'existe pas entre frères et soeurs ordinaires. Ce statut particulier des jumeaux jette une nouvelle lumière sur la façon dont ils sont perçus, et tout d'abord par leurs parents. Ils sont bien, pour eux, des êtres d'exception. Leur proximité autorise, sans danger, la promiscuité la plus intime. Hélas, si j'en juge par leurs confidences, les jumeaux eux-mêmes éprouvent cette situation tout autrement.

(René ZAZZO. Les jumeaux, le couple et la personne. Paris, PUF, 1996, pp. 37-39)

La prise en considération de la différence des sexes.

Dès qu'Alexandre fut en âge de se tenir debout, vers 14 mois, il se promenait le ventre en avant, exhibant manifestement son pénis avec une fierté non déguisée. Un tel fait nous contraint à considérer que la phase phallique du développement libidinal est plus précoce que Freud ne pensait, ce qui, sur ce point, donne raison à Mélanie KLEIN.

Quant à Mathilde, il semble à peu près certain que l'exhibitionnisme de son frère l'a obligée à s'intéresser plus tôt que prévu à la différence des sexes. Après un temps de perplexité où son regard se fixait obstinément sur son entrejambe, elle a subitement agressé son frère en essayant de le mordre violemment à l'endroit du pénis. Cela s'est reproduit à quelques reprises au moment où leur grand-mère leur donnait le bain. A la suite de ces tentatives d'émascation, Alexandre est devenu extrêmement prudent et a commencé, par rétorsion, à mordre sa sœur dans le visage. L'entourage s'est évidemment ému de cette situation critique et tout le monde a veillé à ce que de tels assauts soient sans conséquence.

La résolution de cette question cruciale n'a pu intervenir qu'au moment où les progrès dans la maîtrise du langage et de la pensée ont permis à Mathilde de poser la question qui s'imposait : « Pourquoi Alexandre il a un zizi et moi pas ? »

Père et mère se sont relayés à de nombreuses reprises pour expliquer à l'un et à l'autre qu'Alexandre avait le plus beau zizi du monde et que Mathilde avait le plus beau nounou du monde, le zizi d'Alexandre étant aussi beau que celui de Papa et le nounou de Mathilde aussi

beau que celui de Maman. Cette question n'a pas été liquidée avant l'âge de deux ans et six mois. Une demi-année aura été nécessaire pour amener Mathilde à redorer son narcissisme.

Son adhésion aux explications parentales a eu pour effet de l'épanouir dans son identité de petite fille aux allures très féminines alors que jusque là elle adoptait volontiers les comportements dominateurs et agressifs de son frère.

Elle conserve toutefois une attitude envieuse et revendicatrice pour ce qui concerne plus spécialement les objets phalliques appartenant à son frère, tels que des jouets comme une moto, un fusil, un arc etc. Elle ne désire pas tant posséder ces objets que les arracher à son frère et de provoquer chez celui-ci rage et désespoir momentanés, ce qui apparemment suffit à son plaisir. Elle ne vise donc qu'un moment de triomphe narcissique.

## L'identification aux parents

Les parents sont suffisamment prévenus des pièges de la jumeauté pour ne pas tomber dans le travers le plus courant qui consiste pour chacun d'eux à accaparer l'un ou l'autre des jumeaux. Ils prennent soin de ne jamais marquer de préférence pour l'un ou l'autre et font tout ce qui est possible pour maintenir la jalousie au niveau le plus bas. Cependant, il n'est pas possible d'empêcher les jumeaux de s'identifier massivement tantôt à l'un tantôt à l'autre des parents. Ainsi Mathilde apparaît-elle souvent comme une copie conforme de sa mère, tandis qu'Alexandre copie largement son père. L'identification au parent de même sexe est la règle mais on aurait tort de penser que ce processus n'est pas réversible. De manière surprenante et sans que rien le laisse prévoir, les jumeaux échangent leur modèle : Mathilde adopte les comportements de son père y compris la manière de parler tandis qu'Alexandre moule ses attitudes sur ceux de sa mère. Le plus étonnant est qu'ils n'adoptent jamais simultanément le même modèle. Cette alternance est remarquable et totalement inexplicable. Tout se passe comme s'ils s'étaient concertés avant d'opter pour l'imitation de papa ou maman.

Dans leurs jeux, Alexandre et Mathilde répètent le plus souvent les interactions père-mère, nonobstant cette possibilité de réversion que nous avons signalée à l'instant. Cela ne les empêche pas toutefois de jouer en solitaire comme font les autres enfants de leur âge. Ils sont donc capables de s'inventer des scénari fantasmatiques mais, incontestablement, ils préfèrent jouer ensemble. Ils y passent infiniment plus de temps qu'à jouer chacun dans son coin.

A les épier, on observe couramment qu'ils se comportent entre eux comme l'enfant unique avec le parent de sexe opposé à l'âge oedipien. C'est-à-dire qu'ils sont extraordinairement prévenants à l'égard de l'autre, se comportant en véritables amoureux. Vers l'âge de deux ans, dès qu'ils étaient seuls dans leur chambre, ils s'empressaient de se déshabiller et de rejoindre le lit de voisin pour se coller l'un contre l'autre. Actuellement, cette intimité physique n'a pas disparu mais elle cède de plus en plus souvent la place à une intimité psychique : ils conversent, chantent et s'embrassent tendrement plus souvent qu'à leur tour. Mais dès qu'un adulte les surprend, que ce soit les parents ou n'importe qui d'autre, ils se séparent immédiatement et vont jusqu'à adopter le comportement inverse, se montrant agressif l'un envers l'autre aussi bien en gestes qu'en paroles. Il faut donc bien se rendre à l'évidence : la notion d'interdit ne leur est nullement étrangère et ils sont passés maîtres dans l'art de donner le change.

Et l'Oedipe dans ce quatuor ? se demandait ZAZZO. Eh bien reconnaissons qu'il est conjugué de manière à la fois classique et tout à fait singulière. L'identification précoce au parent de même sexe donne l'impression que les jumeaux bisexués y trouvent l'opportunité de faire l'économie de la conflictualité inhérente à l'Oedipe et de vivre en toute sérénité la plénitude de l'amour incestueux. C'est pourquoi d'ailleurs ils nous fascinent tellement. Contre cette fascination, il importe que les parents et l'entourage réagissent, non sans doute en



réprimant l'idylle des jumeaux, ce qui ne ferait que l'exacerber, mais en intervenant le plus souvent possible dans leur monde préservé de manière à leur faire comprendre qu'il ne suffit pas de réaliser le rêve des adultes pour être soi-même adulte.

### La confusion d'identité

Ce qu'on désigne communément par confusion d'identité est facile à mettre en évidence. Il suffit de confronter les jumeaux à leurs photographies et de se désigner eux-mêmes. Il arrive le plus souvent qu'ils désignent le cojumeau. Ce phénomène a été maintes fois repéré surtout chez Mathilde, du moins avant l'âge de deux ans et demi. Au-delà il a tendance à disparaître. Mais s'agit-il vraiment de confusion d'identité ? Nous en étions persuadé jusqu'à ce que nous constatons que face à la même photo, elle désignait son frère lorsque la photo lui était présentée par son grand-père tandis qu'elle se désignait elle-même lorsque la photo lui était présentée par sa mère, et ce, à une minute d'intervalle. D'autre part, la réponse variait avec la question. Si nous lui demandions : « Où est Mathilde ? » elle montrait Alexandre mais si nous montrions nous-même Alexandre en lui demandant : « Qui est-ce ça ? » elle répondait : « C'est mon Alexandre ». Alexandre par contre n'a jamais dit : « C'est ma Mathilde ». Il est certain que dans la relation Mathilde fait preuve d'un amour plus objectal et plus possessif que son frère. Il est probable que lorsqu'elle désigne la photo de son frère comme étant la sienne, il faut comprendre qu'elle désigne son moi idéal. De ce point de vue, il ne fait pas de doute qu'Alexandre est plus narcissique, qu'il est à lui-même son propre idéal. Si on pose à Mathilde la question : « A qui est ton cœur ? » elle répond : « A papa, à maman et à papi » pour autant que ces trois personnes soient présentes. Si on pose la même question à Alexandre, il répond : « A moi ! »

### La grossesse du besoin fusionnel

La permanence du besoin fusionnel se manifeste de toutes sortes de manières. Entre les jumeaux il prend notamment la forme de la cryptophasie. La cryptophasie désigne une forme de langage en apparence autistique que les jumeaux pratiquent entre eux et qui n'est pas compréhensible par l'entourage sauf exception. Par exemple, vers l'âge de deux ans et demi, alors que nous les promenions sur le siège arrière de notre voiture, ils se sont mis à chanter une scie incompréhensible « i aè aô a ou è aé » qu'ils ont répété un nombre incalculable de fois tout au long du trajet en ponctuant leur mélodie de fou-rires jubilatoires. Comme nous racontions l'anecdote à leur mère, celle-ci s'est souvenue que la veille, elle leur avait dit : « Il y a des travaux, la route est barrée », phrase qu'ils avaient ensuite répétée plusieurs fois. Le lendemain, cela ne voulait plus rien dire, c'était devenu : « i a è aô a ou è aé ». Ceux qui croient trouver dans la cryptophasie le mystère de l'origine du langage humain feraient mieux d'y voir l'origine de l'invention de la musique.

Autre anecdote qui montre à quel point l'enfant a besoin que sa mère éprouve des sentiments et vivent des sensations analogues aux siennes : sa mère promène Mathilde et la porte dans ses bras. A un moment, elle lui dit : « Mathilde, tu es lourde et je commence à être fatiguée ». Mathilde répond tout de go : « Ce n'est rien Maman, mets ta tête sur mon épaule et essaie de dormir ».

La même Mathilde demande à sa mère : « Maman, tu as peur du noir ? » Plusieurs fois le mère répond : « Non je n'ai pas peur du noir ». A la fin Mathilde se fâche et dit à sa mère sur un ton impératif : « Maman, tu as peur du noir ! » De guerre lasse sa mère laisse tomber :

« Oui j'ai peur du noir ». Alors Mathilde : « Ce n'est rien, ma petite chérie, viens dans mes bras ». Ces phénomènes de relation en miroir ou en écho ne sont sans doute pas spécifiques des jumeaux mais ils sont chez eux beaucoup plus communément observables que chez la plupart des enfants.

### Le partenaire privilégié dans les progrès développementaux

Il est devenu banal de considérer que les jumeaux vivent la symbiose avec leur cojumeau de même que leur image spéculaire leur est reflétée par leur frère ou sœur, ce qui engendre la confusion d'identité, heureusement passagère dans la grande majorité des cas.

Mais il n'y a pas que la symbiose qui est ainsi vécue avec le cojumeau comme partenaire privilégié.

Pour ce qui concerne le stade du non, il a tout entier été traversé dans la confrontation des deux jumeaux l'un avec l'autre. Au mépris de toute réalité, et cela a duré environ quatre mois, un peu après l'âge de deux ans, il suffisait que l'un dise : « C'est rouge » pour que l'autre réplique aussitôt : « Non c'est jaune », et ainsi de suite à tout propos, pour tout et n'importe quoi. Les parents ont été complètement épargnés dans cette aventure de l'acquisition de la faculté de se poser en s'opposant que tout humain doit traverser. Encore une fois les parents doivent être conscients que l'intérêt lointain des jumeaux réclame l'implication des adultes dans leurs querelles.

### Le besoin de se singulariser

Si les jumeaux se copient volontiers l'un l'autre, ils sont tout autant voués à des conflits de rivalité qui peuvent être extrêmes. Cette rivalité est le plus souvent gratuite, reflétant la face négative-agressive de la relation symbiotique. Par conséquent elle ne constitue pas, dans la plupart des cas, un moteur pour le développement, se résumant à un pur jeu sado-masochiste.

Par exemple, lorsque les parents les mettent au lit et leur demandent quelle chanson ils aimeraient chanter, si l'un répond : « Au clair de la lune », l'autre s'y oppose farouchement. On passe alors en revue toutes les chansons connues jusqu'à ce que en fin de compte, celui qui s'y est d'abord opposé réclame qu'on chante... : « Au clair de la lune ».

L'anecdote la plus amusante en cette matière est celle-ci. Le père essaie d'apprendre aux jumeaux des rudiments d'anglais. Il explique que les Anglais habitent très loin d'ici et ne disent pas les choses comme nous. Ainsi pour dire : « Viens ici », les anglais disent : « Come on ». Un peu plus tard, le père demande : « Comment est-ce que les Anglais disent : viens » ?

Alexandre répond : « Come on ». Mathilde par contre crie de toutes ses forces :

« Viieennns ! » Papa essaie vainement de lui faire dire : « Come on » en donnant raison à Alexandre. Mais Mathilde s'obstine à crier : « Viennns ». Finalement le père se décide à lui demander pourquoi elle s'obstine ainsi. Alors avec un air moitié naïf moitié malicieux, elle répond : « Ben, tu as dit que les Anglais ils habitent loin, alors je crie fort ».

La fascination qu'exercent les jumeaux, en particulier les jumeaux bisexués, tient au fait qu'ils réalisent effectivement, jusqu'à un certain point, le fantasme le plus commun de l'humanité, celui du couple parfait. A la suite de René ZAZZO, nous devons faire l'effort de nous arracher, dans leur intérêt, à cette illusion. La traversée aconflictuelle de l'Oedipe qui est le lot des jumeaux, et plus particulièrement des jumeaux bisexués ne doit pas être considérée comme un privilège enviable. Les parents et l'entourage doivent avoir présente à l'esprit la pensée qu'en n'intervenant pas dans leur relation fusionnelle, ils risquent de favoriser l'issue malheureuse qui menace tous les amoureux : être seuls au monde.

